



LA NATION ESPAGNOLE

ORGANE DE L'HISPANITÉ
HEBDOMADAIRE

PRESIDENT DU COMITE DE REDACTION :
VICOMTE CHARLES TERLINDEN

PRIX D'ABONNEMENT :
3 MOIS : 10 FRANCS

Compte chèques postaux : 1859.77
Vicomte Charles Terlinden — La Nation Espagnole.
(Les deux mentions sont STRICTEMENT obligatoires.)

192, RUE ROYALE
BRUXELLES
TELEPHONE : 17.69.52

L'HOSANNA DE LA VICTOIRE

Ces premiers jours de février 1939 marqueront une des grandes dates de l'histoire du monde. Par sa victoire décisive sur les forces coalisées du bolchévisme international, Franco a rendu à la civilisation chrétienne un service tel qu'il faut remonter jusqu'à la victoire de don Juan d'Autriche à Léopante pour en trouver un semblable.

De même que l'Espagne sauva en 1571 la chrétienté du péril turc, en portant à la puissance ottomane un coup dont celle-ci ne devait pas se relever, de même, en 1939, ce noble et héroïque pays a sauvé l'Europe d'un danger plus grand encore. Le prestige de Moscou, atteint dans la plus importante tentative d'expansion organisée par ses séides, sombre dans un désastre sans précédent.

Car la question n'intéressait pas l'Espagne seule. On l'a dit, et l'on ne saurait trop le répéter, après avoir conquis l'Espagne, c'était la France que guettait le bolchévisme et, après la France, la Belgique aurait été conquise à son tour par les hommes de Moscou. C'était une évolution fatale, contre laquelle il nous eût été impossible de nous défendre et c'est de ce péril que le triomphe de Franco nous a libérés.

Cette victoire de l'Espagne nationale tient véritablement du prodige. Si l'on voit le point de départ du mouvement et si l'on considère les forces contre lesquelles il eut à lutter, on peut même se demander comment le Généralissime est parvenu à triompher.

Il suffit de parcourir à Saint-Sébastien le musée dans lequel sont concentrés des spécimens de tout le matériel de guerre et de toutes les armes fournies aux rouges par les divers pays, pour voir que c'est au monde presque entier que l'Espagne nationale a dû tenir tête. Tous les pays soi-disant démocratiques ont prêté, aux républicains, soit d'une façon directe, soit d'une façon hypocrite, un concours efficace. Il n'est pas exagéré d'évaluer à plus de 80.000 hommes les effectifs de ces fameuses brigades internationales, dont le licenciement si souvent annoncé, avait été contrôlé par une commission de la Société des Nations et dont les lamentables débris se sont réfugiés en France avec leur honte-feu, le tristement célèbre citoyen Marty.

C'est cette intervention massive qui a obligé les pays qui ne pouvaient admettre que Moscou possédât un état vassal en Europe occidentale, à envoyer des secours en hommes et en matériel à la cause nationale. C'était sur le plan européen une mesure de légitime défense. Chose curieuse, ce furent les puissances qui se targuaient le plus de la non-intervention qui avaient été les premières à la violer sous main, au risque de provoquer les plus graves complications d'ordre international. Il est incontestable que, si les Espagnols avaient été laissés seuls en présence, la guerre se serait terminée en quelques mois par la victoire de Franco, qui avait pour lui

la majorité de la population. Rien ne le prouve mieux que le fait que les élections qui, par suite d'une loi électorale sophistiquée, donnèrent le pouvoir au *Frente popular*, avaient, en dépit de toutes les violences et de tous les procédés d'intimidation employés par les gauches, donné une majorité de plus d'un demi-million de suffrages aux candidats des droites et du centre.

Au concours matériel qu'ils apportèrent aux rouges les pays soi-disant démocratiques joignirent un concours moral peut-être plus puissant encore. La grande presse protestant-judo-maçonnique, qui régent dans le monde entier le service des informations, entama contre la cause nationale une campagne de calomnies et de mensonges, telle qu'on n'en avait jamais vu. Le papier imprimé exerça son prestige jusque dans certains milieux catholiques, pour lesquels la démocratie reste un dogme intangible. « Période du monde plutôt qu'un principe! » disaient ces égarés qui, dans leur haine pour tout gouvernement fort, même s'il était foncièrement catholique comme celui de Franco, oubliaient les milliers de prêtres et de religieux massacrés par leurs amis et protégés, les républicains.

Devant cette formidable coalition des forces matérielles et morales de tant de pays, comment expliquer le triomphe de la cause nationale?

Tout d'abord, et tous les catholiques doivent en être convaincus, par le secours d'En Haut. Comment l'Espagne de la reconquête, l'Espagne de Saint-Ignace, de Saint-Jean de la Croix, de Sainte-Thérèse, l'Espagne championne de la chrétienté dans les deux mondes, aurait-elle pu rester inféodée à la barbarie des Sans-Dieu militants aux ordres du Komintern?

Du sang des milliers de victimes, martyrisées pour leur foi avec tous les raffinements d'une cruauté satanique, s'est élevée vers le ciel, en une intense prière, une colonne éblouissante de mérites qui ne pouvaient laisser insensible le cœur de Dieu. L'épreuve, par laquelle il Lui avait plu de purifier un pays, devenu infidèle à sa mission historique, ne pouvait se prolonger, dès que le but que s'était assignée la Providence aurait été atteint, et l'Espagne, régénérée et sanctifiée par la souffrance, devait triompher des forces des ténèbres coalisées contre elle.

C'est pourquoi, comme cela est arrivé maintes fois dans l'histoire, Dieu a suscité un homme capable de sauver son peuple. Il lui a donné toutes les qualités requises pour conduire les hommes, à commencer par la modestie et la bonté, qui empêchent les écarts de la présomption et de l'orgueil dans lesquels ont fini par se perdre tant de personnages historiques, à commencer par Napoléon.

Au génie militaire, qui par une tactique jusqu'ici inédite, a triomphé, sur tous les champs de bataille, d'un ennemi supérieur, au début tout au moins, en nombre et en armement, Dieu a ajouté



ORAISON POUR LES MORTS⁽¹⁾

Accueille avec pitié, Seigneur, tous ceux qui tombent pour l'Espagne, et garde-nous toujours le saint orgueil de ce que, dans nos rangs seulement, on meurt pour l'Espagne et que l'ennemi nous honore de ses meilleures armes.

Victimes de la haine, les nôtres ne sont pas tombés par haine mais par amour, et le dernier secret de leur cœur fut un sentiment de joie, la joie d'offrir leur vie pour leur Patrie.

Ni eux, ni nous, n'avons jamais cherché à nous assombrir de haine ou de rancœur envers l'ennemi, et tu sais, Seigneur, que tous sont tombés pour libérer par leur sacrifice ceux-là même qui les avaient assassinés, et pour cimenter, de leur sang juvénile, les premières pierres de la réédification d'une Patrie libre, forte et entière.

Devant les cadavres de nos frères, auxquels la mort a fermé les yeux avant qu'ils aient pu contempler la lumière de la victoire, éloigne, Seigneur, de nos oreilles, les voix éternelles des pharisiens, que toute rédemption aveugle et plonge dans les ténèbres, et qui réclament aujourd'hui des délits contre les délits et l'assassinat dans le dos de ceux que nous avons combattus de front.

Tu ne nous as pas choisis, Seigneur, pour que nous soyons des criminels contre les criminels, mais bien des soldats exemplaires, gardiens des valeurs augustes, sentinelles postées de la garde destinée à servir, avec amour et courage, de suprême défense à la Patrie.

Cette loi morale est notre force. Avec elle nous vaincrons deux fois l'ennemi, puisque nous viendrons à bout, non seulement de sa puissance, mais encore de sa haine.

A une victoire qui ne serait pas éclatante, chevaleresque et généreuse, nous préférons la déroute, parce que, de même que chaque coup de l'adversaire est un modèle d'horreur et de lâcheté, chaque action des nôtres doit être l'affirmation d'une valeur et d'une morale supérieures.

Ecarte de nous, Seigneur, tout ce que d'autres voudraient que nous fassions et ce qu'a coutume de faire un vainqueur impuissant de classe, de parti ou de secte. Donne-nous l'héroïsme d'accomplir ce qui s'est toujours fait au nom d'une Patrie, d'un Etat futur, au nom d'une Chrétienté civilisée et civilisatrice.

Toi seul, Seigneur, tu sais, avec les paroles du Prophète, pourquoi les flèches doivent être acérées et les arcs tendus. (Isa, V, 28.)

Devant nos frères morts pour la Patrie, donne-nous la persévérance en cet amour, la persévérance en ce courage, la persévérance en ce mépris des voix obscures des pharisiens, pires que les voix de femmes folles.

Seigneur, que le sang des nôtres soit le premier bourgeon de la rédemption de cette Espagne, dans l'unité nationale de ses terres, dans l'unité sociale de ses classes, dans l'unité spirituelle de l'homme et entre les hommes.

Que la victoire finale soit pour nous, Seigneur, une strophe espagnole, toute entière, du chant universel de ta gloire.

Rafael Sánchez Mazas.

(1) L'auteur de cette oraison, ami intime de José Antonio Primo de Rivera, vient d'arriver à Barcelone, après avoir passé par le long calvaire des prisons, des « tchekas », et même d'un fusillement manqué.



S. E. Monsieur Ernesto de Zulueta



M. Ernesto de Zulueta e Isasi est un grand ami de la Belgique qu'il connut pendant la guerre, au début de sa carrière, et où il a résidé de nouveau depuis 1931. Il est issu aussi bien du côté paternel que par la famille de sa mère de familles basques de vieille souche.

Né à Bilbao, en 1892, il fit ses études à l'Université catholique de Deusto et son doctorat en droit à l'Université de Salamanque.

Entré dans la carrière diplomatique après de brillants examens, il devint attaché d'ambassade et fut nommé, en mai 1915, à Constantinople, puis transféré en juin 1916 à la Légation d'Espagne à Bruxelles, poste qu'il occupa jusqu'en 1917. Il entra alors au ministère des Affaires étrangères à Madrid.

Troisième secrétaire en décembre 1919, il fut nommé à l'ambassade d'Espagne à Paris en 1922. Promu sur place deuxième secrétaire en 1925, il resta dans la capitale française jusqu'en 1930, date de sa promotion au titre de premier secrétaire.

Après un court stage au ministère des Affaires étrangères à Madrid, M. de Zulueta fut nommé conseiller de l'ambassade d'Espagne à Bruxelles en juillet 1931.

Lorsque la guerre civile éclata, il était chargé d'affaires ad interim en Belgique. Il fut un des premiers diplomates espagnols qui adhérèrent au mouvement nationaliste. Le 25 juillet 1936, il présenta sa démission au Gouvernement de la République et devint de ce fait le représentant officiel de l'Espagne nationaliste en Belgique.

M. de Zulueta a épousé Doña Concepción Dato, fille de l'illustre homme d'Etat espagnol, lâchement assassiné à Madrid en 1921, dans l'exercice de ses hautes fonctions de président du Conseil des Ministres.

Il convient de rendre hommage au tact parfait avec lequel M. de Zulueta a accompli la tâche d'une extrême délicatesse qui lui incomba à Bruxelles au cours des deux ans et demi qui viennent de s'écouler. Le fait qu'il ait jamais se départir de cette réserve et n'encourût ainsi à aucun moment le moindre reproche, montrerait à lui seul ses qualités de diplomate. Mais celles-ci eurent à s'exercer davantage lorsque, au cours de ces derniers mois, et surtout des dernières semaines, son rôle, tout en restant officieux, devint plus actif en raison des négociations dont il se trouvait chargé par Burgos pour l'établissement des relations régulières, aujourd'hui assurées grâce, en large partie, au doigté et à la patiente persévérance dont il a fait preuve.

té l'esprit de prudence qui, tant dans le domaine de la politique intérieure, que dans celui de la politique internationale, fera régner la paix et la concorde.

Franco a été gratifié du rare privilège de pouvoir faire autour de lui l'unanimité; nul, parmi ceux qui le connaissent, le discute; si, dans ses troupes, il peut y avoir des divergences sur des questions d'opportunité ou de méthode, tous sont d'accord pour reconnaître en lui le chef en qui l'on peut avoir pleine confiance et sous la conduite duquel on pourra atteindre le but commun : refaire l'Espagne du « siècle d'or ».

Par une autre faveur divine, Franco a reçu le don de choisir judicieusement ses collaborateurs. Animés par la même flamme patriotique, et se complétant par des qualités diverses, on les voit, à tous les degrés de la hiérarchie civile et militaire, se dévouer, corps et âmes, à la réalisation d'une Espagne, « une, grande et libre ». Tous appliquent l'adage : « Aide toi, le ciel t'aidera », et secouant l'apathie et le fatalisme, qui, pendant si longtemps, avaient paralysé les activités nationales, rivalisent de zèle et d'ardeur pour organiser la paix, comme ils ont su organiser la guerre.

Il suffit de quelques jours passés en Espagne pour se rendre compte de cette transformation. Plus rien n'est laissé à l'empirisme, ni aux improvisations du lendemain. Tout est soigneusement préparé d'avance pour le retour le plus rapide possible des territoires libérés à une vie normale. Rétablissement des voies de communication et des travaux d'art détruits par les rouges en retraite, ravitaillement des populations avec le concours de cette admirable œuvre qu'est l'*Auxilio social*, réorganisation dans toutes les localités d'une administration civile, tout est minutieusement prévu et réglé avec la précision d'un mécanisme d'horlogerie. La façon dont s'est opérée la libération de Barcelone, où une vie régulière a repris avec une rapidité qui fait l'admiration du monde entier, prouve combien l'esprit de prévoyance a été poussé presque dans ses moindres détails.

Mais toutes ces méthodes, si excellentes qu'elles fussent, n'auraient pu mener à la victoire si elles ne s'étaient appuyées sur le fond même d'une nation, engourdie depuis plus d'un siècle par un régime nullement approprié à son tempérament, ni à son développement social et économique. Or, cette nation est parmi les mieux douées du monde et elle possède réunies deux qualités qui l'ont conduite à la victoire : l'esprit chrétien et l'esprit national; catholique et patriote, telles sont les principales caractéristiques de l'Espagne.

Ni le régime libéral fâcheusement instauré par la Constitution de 1812, ni la politique anticléricale de la première république en 1873, ni l'odieuse persécution déchaînée par le *frente popular* n'ont pu enlever au peuple espagnol sa

foi profonde, pas plus que l'internationalisme des Soviets n'a pu lui enlever son esprit patriotique.

Ce double seulement, joint à un courage poussé jusqu'à l'héroïsme, a fait de l'armée nationale une des premières du monde. En plus d'une organisation technique impeccable, d'une instruction approfondie acquise à la dure école de deux ans et demi de guerre, d'un matériel perfectionné ultra moderne, cette armée possède un moral qui lui permet de réaliser des prodiges. C'est pour Dieu et pour la patrie que combat le soldat espagnol. C'est un esprit de croisade, semblable à celui qui jadis soutenait ses ancêtres dans leur lutte contre les Maures, qui l'anime et qui le porte à sacrifier sa vie avec un dévouement admirable.

Pareil esprit anime la population tout entière : ces milliers de femmes, qui, comme un lion mangé par la vermine, donnent leur sang pour sauver les blessés par la transfusion ou qui se dévouent dans les multiples activités de l'*Auxilio social*; ces collégiens, que l'on a peine à empêcher d'aller rejoindre leurs aînés sous les drapeaux; ces vieillards qui, dans la mesure de leurs moyens, s'efforcent de contribuer au triomphe de la cause nationale; cette masse de paysans et d'ouvriers, dont beaucoup sont revenus d'un égarement passager, qui, par leur ardeur au travail, après avoir permis le ravitaillement et l'équipement des armées nationales, vont se consacrer aux fécondes activités de la paix.

Jamais on n'a vu pareille résurrection. Ce grand peuple espagnol, « triste comme un lion mangé par la vermine », a secoué le joug avilissant des politiciens. Retourné à sa tradition historique, essentiellement chrétienne, l'Espagne s'appare à montrer au monde qu'une nation peut être à la fois profondément catholique et à la tête du progrès moderne.

Telles sont les raisons de cette victoire étonnante qui doit réjouir non seulement les amis de l'Espagne, mais aussi tous les croyants et tous les tenants de notre civilisation contre la barbarie moscovite.

Certes, la lutte n'est pas finie. Si la victoire militaire est acquise et sera, dans quelques semaines au plus tard, complète, la haine et la calomnie ne désarmeront pas de sitôt. Les mensonges, par lesquels on s'est efforcé de défigurer la cause nationale pendant la guerre, poursuivront Franco dans l'œuvre de justice et de relèvement social par laquelle il gagnera la paix.

A ce front, dans le mensonge, il importe que nous opposions un front pour la défense de la vérité. Payons à l'Espagne la dette de gratitude que nous lui devons pour avoir été sauvés par son sanglant holocauste, en empêchant qu'elle continue à être, ce qu'elle a toujours été jusqu'ici, « la grande nation incomprise »!

Vicomte CH. TERLINDEN, professeur à l'Université de Louvain.

S. E. Monsieur Marcel Polain

M. Marcel Polain, né le 28 mars 1890, a commencé sa carrière en 1913 en qualité de vice-consul à New-York, d'où il fut transféré à Yokohama en juillet 1914. Nommé, en avril 1921, en qualité de gérant de la légation à Bangkok, il occupa le même poste à Téhéran en 1923. Il fut enfin rappelé à Bangkok en 1924, où il occupa successivement les postes de chargé d'affaires a. i. (1924), de consul (1925), de chargé d'affaires (1927) et de consul général (1933).

M. Marcel Polain est titulaire des distinctions suivantes : Chevalier de l'Ordre de Léopold, Commandeur de l'Ordre de l'Etoile Noire, Officier de la Légion d'Honneur, Grand Officier de l'Ordre de la Couronne du Siam, décoré de la croix de 2^e classe de l'Ordre du Lion et du Soleil de l'Ordre du Dragon d'Annam.

M. Polain a eu l'amabilité de recevoir, en son bureau, un de nos rédacteurs. Après que celui-ci lui eût présenté ses plus vives félicitations au nom de La Nation Espagnole, l'agent général du Gouvernement belge à Burgos lui a fait les déclarations suivantes :

» Je désire partir tout de suite, car je veux montrer aux autorités espagnoles tout l'empressement avec lequel je désire remplir ma mission. Je partirai jeudi au train de 16 heures, de façon à me trouver en Espagne dès vendredi matin.

» Je ne puis donner suite à aucune démarche avant d'avoir pris contact avec les autorités de Burgos et avant d'avoir installé mes services. Aussitôt après cette prise de contact, je reviendrai en Belgique et j'y resterai tout le temps qu'il faudra pour me mettre en rapport avec le monde industriel et commercial d'ici et pour examiner la ligne générale qui sera celle de notre politique économique et financière avec l'Espagne.

» Dites bien à vos lecteurs que je pars avec grand enthousiasme pour remplir la mission qui m'est confiée et dont je réalise tout l'intérêt et toute l'importance.

» Je suis particulièrement fier d'avoir été accrédité auprès du Gouvernement de l'Espagne en pleine rénovation, à tous les points de vue, et, à ce sujet, je suis très heureux que le sort ait voulu que je puisse, dans ma sphère, collaborer à cette œuvre puissante.

PIE XI ET L'ESPAGNE

La réception des réfugiés espagnols
L'encyclique « Divini Redemptoris »
La réponse à l'Ambassadeur de Franco



L'Espagne Nationale s'est associée au deuil de toute la chrétienté pour la mort de SS. le Pape Pie XI.

Pie XI vient de mourir au moment même où la victoire de Franco s'affirmait sur les terres de la Catalogne, tout comme si Dieu avait voulu accepter l'offre qu'il lui avait faite de sa vie pour la paix du monde.

L'attitude du saint vieillard vis-à-vis de l'Espagne Nationale est déjà bien connue.

A l'occasion de la réception des réfugiés espagnols, le 14 septembre 1936, il donnait sa bénédiction « à tous ceux qui, en Espagne, ont assumé la difficile tâche de défendre les droits de l'Homme, de Dieu et de la Religion ».

Dans l'encyclique « Divini Redemptoris », du 19 mars 1937, il écrivait ces mots : « Là où le fléau communiste n'avait pas encore eu le temps de faire sentir tous ses effets, comme dans notre très chère Espagne, il a pris sa revanche en se déchaînant avec la plus furieuse violence. Il ne s'est pas contenté de détruire l'une ou l'autre église, l'un ou l'autre couvent, mais il a détruit, autant que possible, toutes les églises, tous les couvents, et même toute trace de la religion chrétienne, si liée qu'elle était aux plus insignes monuments de l'art et de la science. La fureur communiste ne s'est pas bornée à tuer des évêques et des milliers de prêtres, de religieux et de religieuses, en poursuivant d'une façon spéciale ceux et celles qui travaillaient justement avec le plus grand zèle auprès des pauvres et des ouvriers, mais elle a fait un nombre beaucoup plus grand de victimes parmi les séculiers de toutes conditions qui, chaque jour, peut-on dire, sont assassinés en masse pour le seul motif d'être de bons chrétiens ou simplement des adversaires de l'athéisme communiste. Et cette destruction si affreuse, il la mène à bout avec une haine, une férocité, que l'on n'aurait pas crue possible dans notre siècle. Aucun particulier doué de bon sens, aucun homme d'Etat conscient de sa responsabilité, ne peut que trembler à la pensée que ce qui arrive aujourd'hui en Espagne, peut se répéter demain dans d'autres nations civilisées. »

Enfin, au cours de la présentation solennelle des lettres de créance qui accrédiétaient M. J. Yanguas Messia comme ambassadeur extraordinaire d'Espagne auprès du Saint-Siège, en juillet 1938, Sa Sainteté prononça les paroles suivantes :

« Ces lettres de créance que vous nous apportez, fils bien-aimé, et qui nous feront auprès de nous ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire, ont une signification et une importance hautes, humaines et historiques. Nous ne voulons rien ajouter à des paroles aussi importantes que celles que vous avez dites et que nous avons écoutées avec toute l'attention et tout l'intérêt que vous avez pu voir vous-même. Nous voulons seulement vous répéter ce que saint Pierre disait aux fidèles : « Cor nostrum et os nostrum patet ad vos. »

« C'est là ce que nous disons à l'Espagne, à tous les Espagnols que vous représentez si dignement : nous le portons dans notre cœur et nos lèvres s'ouvrent pour vous dire ce que le cœur ressent. Les paroles adressées au Père nous parviennent de tous les peuples et de toutes les nations du monde, mais nous nous intéressons spécialement à celles de ces fils qui endurent des tribulations et qui sont, à divers titres, dignes de notre particulière compassion et de nos consolations.

« Nous ne voulons pas vous répéter ce que vous avez dit sur la catholicité et la gloire de l'Espagne, à des moments si durs et si importants. Nous vous disons, en revanche, que vous pouvez transmettre l'expression de notre pensée, de notre sentiment et de notre affection à votre haut mandataire, le généralissime Franco, notre fils très catholique, le chef actuel de l'Espagne.

« Vous lui direz ces mots que nous disons toujours à tous : que le Pape, le Vicaire du Christ, le Père de tous, prie et priera pour lui, pour l'Espagne et pour tous. Nous disons pour tous, car de toutes parts nous arrivent des nouvelles particulièrement graves sur la catholicité dans l'ancien et le nouveau monde, ainsi qu'en Extrême-Orient. Mais, c'est de façon toute particulière que nous prions et que nous faisons prier pour l'Espagne, pour nos chers fils d'Espagne qui sont si proches de nous : dans cette grande tribulation et dans ces grandes angoisses, vous direz que le Vieux Père, le Père de tous, le Vicaire du Christ, le Pape, prie pour tous, pour le généralissime Franco et pour toute l'Espagne, afin que, si c'est possible, toutes les larmes soient séchées, toutes les misères et les douleurs cessent. Vous direz au généralissime Franco que nous avons appris toutes les assurances qu'il a voulu nous donner et qui ont rempli de satisfaction notre cœur paternel ; que le Pape continuera à prier et à faire prier pour que tant de peines cessent et que l'arc serein de la paix et de la prospérité de l'Espagne resplendisse à nouveau dans son beau ciel.

« Nous savons bien que beaucoup de nobles raisons concordent pour que nous puissions nous attendre à un avenir heureux, car tous les esprits intelligents y apportent leur effort et toutes les vertus s'acheminent vers cette voie. Nous disons une fois de plus, très chers fils, que nous prions et que nous prions toujours pour que toutes les intelligences soient fortifiées et pour que la vérité resplendisse. C'est pourquoi nous disons au généralissime Franco et à ceux qui souffrent avec lui, que nous désirons le bien de l'Espagne ; mais nous pouvons contempler l'avenir avec une entière confiance, car l'avenir, très chers fils, est dans les mains de Dieu et, par conséquent, dans de bonnes mains. Quand Dieu voudra, Il nous permettra de voir cet avenir. Il ne nous reste plus, à nous, qu'à attendre que le moment arrive bientôt et nous espérons qu'il annoncera bientôt à l'Espagne et au monde cette heure de Dieu, cet avenir qui est entre ses mains. C'est pourquoi, très chers fils, nous demandons et prions avec une pleine confiance et nous envisageons ainsi cet avenir qui est entre les mains de Dieu et non pas dans celles des hommes ; Dieu dans son infinie bonté et miséricorde, doit tourner les yeux vers notre chère Espagne pour faire arriver son heure au moment opportun.

« Après cela, mon très cher fils, nous vous donnons la bienvenue. Transmettez au généralissime Franco les sentiments de notre paternité spirituelle et donnez-lui l'assurance que, si vous en aviez besoin, vous auriez toujours notre appui et notre plus grande coopération, afin que vous puissiez travailler le plus efficacement possible pour votre et notre chère Espagne. Avec nos vœux paternels, je veux vous accorder, mon très cher fils, notre bénédiction apostolique. »

Les catholiques du monde entier, soumis à l'obéissance de l'Eglise, sauront interpréter, nous en sommes sûrs, le sens profond de ces mots du Souverain Pontife, qui vient de monter au ciel.



Barcelone. — Messe en plein air.

UN DOCUMENT

Les Juifs au secours de la République Espagnole

Proclamation de l'Association Hispano-Hébraïque

Nobles descendants de Judas :

Fatalement est arrivée une autre fois l'heure de l'adversité pour notre race. Les fascistes, dont le thème est l'antisémitisme, et, en plus, l'anti-judaïsme, ont fait des adeptes jusque dans les pays démocratiques, pour continuer la lutte que, contre nous, ils ont commencée depuis longtemps.

Les sauvages traitements infligés à nos frères d'Allemagne et autres pays se répètent maintenant, avec une fureur accrue, contre le peuple ibérique qui lutte pour son indépendance territoriale et politique.

Vous ne pouvez pas vous désintéresser de cela, car, si le fascisme triomphait en Espagne, le péril passerait la frontière et là où vous serez, il vous poursuivra.

Ne fuyez pas la réalité :

Les fascistes sont nos implacables ennemis ! Ils ne cesseront leurs persécutions que lorsqu'ils nous auront détruits totalement.

Tout au contraire, le peuple républicain d'Espagne est le butoir contre lequel s'effritera le mythe du nazisme sur la « pureté du sang » avec quoi sont combattus les principes du Droit de l'Homme.

Le Judaïsme mondial doit nécessairement réfléchir et agir car le moment est grave et la décision ne permet pas d'atermoiements.

Juifs du monde entier : Alerte !

Le triomphe de la République espagnole sera votre triomphe.

Le peuple républicain d'Espagne n'a aucune prévention contre une autre race.

Ce peuple lutte pour défendre sa constitution qui implique la démocratie et la liberté des cultes. Contre cette Constitution votée par les représentants du peuple, se sont soulevés des militaires ambitieux, les cléricaux et les privilégiés.

Avec le triomphe du gouvernement légitime d'Espagne, triomphera la raison des races opprimées et le sol ibérique sera le meilleur des refuges pour tous ceux qui sont persécutés par les dictatures.

Les Israélites retrouveront en Sefarad (Espagne) la chère tradition, car l'Espagne sera le berceau des hommes de science qui, de tous temps, prêchèrent dans le cœur d'Israël la liberté de l'intelligence.

Les Israélites ne peuvent oublier les paroles de Maimonides, ni des savants Aben Ezra, Abraham Bar Hiya le Barcelonnais, lesquels furent les défenseurs de la personne humaine sans distinction de sectes ni de races.

Savants d'Israël : Het Tsara hi Le Yacob.

L'heure est angoissante pour les descendants du patriarche Jacob.

Faites entendre à ceux qui ont des oreilles et n'entendent pas et faites voir à ceux qui ont des yeux et ne voient pas.

Le moment est arrivé où vous devez vous réveiller de votre léthargie.

Le moment d'aider le peuple espagnol : matériellement et moralement. C'est votre obligation.

Celui qui aide l'Espagne républicaine s'aide à soi-même et défend son honneur et sa liberté.

Démocrates juifs :

Créez dans chaque cité et dans chaque pays un Comité d'aide au peuple républicain espagnol qui lutte pour la fraternité universelle.

Race sémite :

Tous unis pour défendre la sainte cause de votre nom, outragé par Hitler. Aidez la République espagnole.

Aidez le peuple espagnol qui vous aime et lutte pour la justice et l'union de toutes les races.

Association Hispano-Hébraïque. (Barrage, VIII, 1938, Paris, reproduit par Le Pilon, XI, 1938.)

Rapprochement belgo-espagnol

PROCHAIN BANQUET A LIEGE

L'Union Hispano-Belge (A. S. B. L.), informe qu'elle offrira un dîner le samedi 18 février à 20 heures de relevée dans les nouveaux salons de l'hôtel du « Phare », place du Maréchal Foch, à Liège, à Son Excellence M. de Zulueta, représentant officiel en Belgique de Son Excellence le Généralissime Franco, à l'occasion de la reconnaissance du gouvernement de Burgos.

Les personnes qui désirent assister à ce dîner peuvent demander des invitations en s'adressant au siège social, 4, galerie de la Sauvenière, à Liège. Téléphone : 221.07.

L'UNION HISPANO-BELGE

(A. S. B. L.)

4, galerie de la Sauvenière, Liège. — Téléphone : 221.07
groupe les sympathisants de l'Espagne Nationale. Inscrivez-vous sans tarder :

Liège : 4, galerie de la Sauvenière. — Compte chèq. post. 7042.16.
Bruxelles : Comte van der Burch, 159, avenue du Diamant.
Anvers : M. Alph. Bernard, 18, rue Saint-Vincent.

Cotisations : Membre d'honneur (minimum) . . . 500 fr.
Membre effectif (minimum) . . . 100 fr.
Membre adhérent (minimum) . . . 20 fr.
Membre sections jeunesse (minim.) . . . 5 fr.

Œuvre des Autels et Croix d'Espagne

(Patronnée par S. E. Mgr Micara, Nonce Apostolique.)

Les versements, si petits soient-ils, peuvent être adressés aux comptes chèques suivants :

Bruxelles : N° 2850.49 de M. Camille Marchant, 17, avenue Hamoir.
N° 3989.34 de Mlle Myette van Steenberghe, 43, rue du Taciturne.
Anvers : N° 3737.90 de Mme Jean van Vyve, 154, rue Carnot.
Arlon : N° 2795.26 de « Dimanche », 42, rue du Luxembourg.
Bouillon : N° 9621.11 de Mme Cécile de Vulx de Champion.
Courtrai : N° 3987.62 de Mlle Rosette Capelle, 8, rue Henri Nolf.
Dinant : N° 7012.81 de Mlle M. Henry de Frahan.
Gand : N° 762.72 de Mlle Anne-Marie Nève de Mevergnie, « Le Paddock », à Bottelaere-lez-Gand.
Hainaut : N° 2791.06 des Ateliers d'art de l'Abbaye de Maredsous.
Hasselt : N° 3390.54 de Mme Hubert Jadoul, 21, rue du Lombard.
Huy : N° 886.02 de Mme Jean Springuel, 20, rue Long Thiers.
Liège : N° 1861.63B de M. Jean-Armand Meyers, 8, place Saint-Christophe.
Namur : N° 3356.12 de Mlle Geneviève Bribosia, 10, rue Lucien Namèche.
Tournai : N° 1469.00 de Mlle Marie de Cordes, 20, rue de l'Hôpital.
Verviers : N° 434.58 de Mlle Marguerite-Marie Sauvage, à Ensisal.

APPEL EN FAVEUR DES ÉGLISES D'ESPAGNE

Les Amitiés Belgo-Espagnoles ont décidé de donner à leurs amis d'Espagne un témoignage tangible de leur admiration pour la noble nation catholique, en reconstruisant une des églises de Madrid qui aura le plus souffert de la barbarie rouge.

Par ce geste les Amitiés Belgo-Espagnoles sont certaines de toucher le cœur de tous les vrais espagnols.

Elles veulent aussi, en élevant dans une terre sanctifiée par le sang d'une légion de martyrs, une église dédiée à la Très Sainte Vierge, patronne de l'Espagne, élever vers Dieu une prière perpétuelle pour qu'Il nous donne la paix.

Une somme de deux millions de francs est estimée nécessaire pour mener à bien cette grande et belle initiative.

Aussi n'hésitez pas à donner largement pour soutenir cette œuvre qui s'honore du patronage de Son Eminence le Cardinal Goma Tomas, Archevêque de Tolède, Primat d'Espagne.

Une plaque commémorative apposée sur l'église rappellera le nom de tous les donateurs qui auront fait don d'au moins mille francs. Une liste complète des dons recueillis sera établie en double exemplaire, dont un sera remis à son Eminence le Cardinal Goma Tomas et l'autre à Son Excellence le Généralissime Franco, Chef de l'Etat espagnol.

On souscrit par versement au compte chèques postaux n° 63.11 des Amitiés Belgo-Espagnoles, 45, boulevard de la Cambre, à Bruxelles, en prenant soin de mentionner au dos du bulletin de versement : « Pour les églises d'Espagne ».

Les morts commandent (1)

Je ne sais pas ce qui influença mon esprit. Je me rappelle que ce jour-là, un de ces jours vides comme il y en a tant, j'avais parlé avec des personnes de condition sociale différente, et qui exprimaient leurs sentiments avec une véhémence plus ou moins grande ; que j'avais vu défiler dans la rue l'enterrement d'un combattant, le cercueil recouvert du glorieux drapeau, et que j'étais passé moi-même peut-être mourant, avec mes incurables douleurs de l'âme, devant des restaurants et des cafés bondés de monde.

Dans mon cerveau s'entre-mêlaient la mort, la vie, l'héroïsme, le vulgaire, la vieillesse, la jeunesse, ce qui passe, ce qui naît ; pleurs, rires, douleurs, joies. Je ne sais.

Je m'endormis et rêvai.

Rêve long et étrange, fait de dialogues graves, solennels parfois, entre vivants et morts. Pour les vivants, ce n'était pas leur retenue habituelle cachant l'expression vraie de leurs sentiments intimes qui parlait, mais bien leur véritable « moi », leur conscience, leur sincérité pécheresse dans l'effroyable élaboration de leur vérité. C'était comme des lambeaux de spontanéité des uns et des autres qui enlajaient dans une atmosphère lourde, lourde de quelque chose qui décline ; des mains de proie incapables de bémir.

Du fond des petits cimetières de Somosierra, Belchite, Ternel..., du fond des fosses improvisées dans les souterrains de l'Alcazar, dans les rochers du nord et dans nombre de sanctuaires de la race, bordés de rubis de sang et de saphirs de bleu impérial, surgissait, en réponse, la voix des morts. C'était comme un chœur sublime, ou plutôt comme un solo qui exprimait avec un accent de vérité évangélique, de consigne revêtue d'une force d'autorité incontestable, les notes de douleur et de joie de ceux qui sont tombés pour Dieu et pour l'Espagne.

Et du dialogue hallucinant je me rappelle ces effluves échangés entre ceux capables encore de désirer et ceux qui jouissent déjà de tout ce qui fut leur désir.

— Je retournerai à ma maison et à ma vie ; je prierai pour ceux qui sont tombés et je ferai ma fortune. De l'ordre et c'est tout. Mes titres, mes propriétés, celles dont l'arbitraire me dépouilla par haine de ma classe. Peut-être mon uniforme dans des réceptions plus splendides que jamais. Il faut donner quelque chose au peuple ; c'est juste et pratique ; « si tu ne le donnes pas, on te l'enlèvera », a dit ce prédateur qui était, certes, bien imprudent... Je me rédirai, mais il y a de la marge et une bonne armée...

— Halte ! cria-t-on des tombes plus ou moins oubliées. Non, père, je n'ai pas fait face pour cela quand tu tentais d'éviter l'inévitable ; je ne suis pas tombé content pour payer de ma vie la sécurité d'une bourgeoisie décadente, ni pour qu'elle continue à être une classe de haine ou une classe exécutrice. Je suis tombé pour Dieu et pour ce qu'il a prêché, pour l'Espagne et pour son unité de destin glorieux dans les temps. Je n'ai pas fait de comptes, je ne me suis pas vêtu pour aller dans le champ de gala du monde, je ne suis pas parti pour la revanche, je n'ai pas pensé au pratique, sinon à ce qui est juste et charitable. Une armée, oui, mais comme celle-ci : pour Dieu et pour l'Espagne, non pour toi. Prie, prie bien ; mais adapte ta conduite à ce que disent les prières.

— La guerre me surprit étant de ce côté-ci ; chance de l'époque de mes vacances !... Mon attitude d'exaltation patriotique ne m'a pas coûté cher. Bien vite à Madrid, mais, et pourquoi pas de suite ? Non, impossible. Nous mourrions tous de consommation. J'en ai assez de province ! Comme c'est beau le grand défilé dans la rue d'Alcalá !

— Je tombai, répondit la voix, un de ces nombreux jours où le communiqué disait « aux fronts rien de nouveau » ; jours perdus pour ceux qui consomment leur pauvre esprit dans le plus minime des sacrifices à la paisible arrière-garde, jours de peine pour celui qui lutte et d'efforts pour celui

(1) L'auteur de cet article, le marquis de Guad-el-Jeli, ancien ministre du Travail dans le cabinet Beranger, peu avant la chute de la Monarchie, a déjà perdu au moins deux fils, à notre connaissance, au cours de la guerre. L'un d'eux accompagnait l'aviateur Ramon Franco.

— Si je reçois un bon salaire, un travail certain, et si je suis bien traité, que m'importe ? Syndicat vertical ou horizontal !... bon ! Et vraiment, dans l'action syndicale, je m'exposais. Tuer, non, voler, non plus, mais que personne ne m'exploite ; se taire et ne pas se dépêcher.

— Nous sommes morts, dit encore la voix, pour secouer le matérialisme de notre misérable vie. Dans les tranchées il n'y avait pas de classes ; la même balle tuait le riche comme le pauvre, le même pou se nourrissait de sang bleu et de sang rouge. Ce n'est pas un syndicat d'intérêts qui se forge aux parapets, sinon la fraternité des esprits. Tu n'es pas espagnol, si tu l'es avec des réserves mentales.

— Je l'ai échappé belle. Je suis ici. J'ai souffert parce que les événements me surprirent là-bas, mais puisque je suis ici, que l'on me rende mes arrières, mes charges ; cultivons de nouveau la vigne ; à la tâche. L'Espagne doit se reconstruire ; je suis là pour servir et me servir.

— Eloigne-toi, sangsue, répliqua la voix, n'allègue pas des mérites qui n'existent pas. Il t'a manqué, pour réclamer ta part, ce que nous autres nous avons eu : la volonté de souffrir pour l'idéal. Celui qui a la malchance de se ruiner ou de contracter le typhus, n'a pas à prétendre qu'on lui donne une récompense. Contemple le cortège des invalides de guerre et cède leur pas. Ils conservent leur cerveau et leur cœur. L'Espagne leur appartient en premier lieu.

— Pardon, oubli, paix ! Et pourquoi pas un arrangement, si, ayant bien appris la leçon, nous pouvons vivre tous ensemble convenablement ?

— Tais-toi, lâche, rugissent les tombes. Tu livreras ta mère à l'enclère. Le rouge qui nous tua, est plus excusable que toi. Tolède, Sainte-Marie-de-la-Cabeza, Belchite..., ne sont pas Genève. Notre corps est déjà poussière, et notre esprit, une flamme éternelle devant l'autel de l'Espagne chrétienne et impériale.

Vends ton âme au démon, mais ne tente pas de trafiquer avec celle de la Patrie.

Tout à coup, la réplique fut étouffée par une espèce de bourdonnement de ruche, au milieu duquel résonnaient, comme un hymne de gloire, les prières pour l'Espagne, « le Miserere », et le « Te Deum ». Le « Cara al Sol », le « Cueste lo que cueste ». C'étaient des milliers et des milliers de voix qui affluaient des champs, des ateliers, des postes de commandement et des hôpitaux. Elles sortaient des poitrines vénérables des vieillards et des femmes, labourant la campagne nourricière en l'absence des jeunes gens combattants ; d'hommes de science, d'administration, de sociétés, donnant généreusement le rendement maximum, sans le cauchemar du profit personnel ; de mères, d'épouses et de filles, qui, dominant leur peine, s'offrent au service de mille œuvres de l'Aide Sociale, de l'Assistance sociale hospitalière et dévouée ; des techniciens de la guerre, des militaires de carrière à la vocation sublime...

Mes yeux, dilatés, cherchaient le génie qui réglait cet ensemble. Ce ne pouvait être que Dieu ou un homme oint par Dieu ! Le Sauveur et le Forgeur. Le dépositaire des destins de l'Espagne et de la volonté de ceux qui sont tombés.

Franco, Franco, Franco ! criait le chœur de voix de tous. Comme un écho résonnant dans le cœur du Caudillo, l'Espagne répétait sans fin la consigne pour l'avenir : « les morts commandent ».

Et je me réveillai, souhaitant que tous les Espagnols rêvent et se réveillent de la même façon.

PEDRO SANGRO Y ROS DE OLANO.



Girona en flammes.

(1)

De schitterende overwinning van generaal Franco op het Roode Leeger van Catalonië

La victoire de Catalogne couronne l'une des plus prodigieuses campagnes de l'Histoire

De schitterende overwinning van generaal Franco op het Roode Leeger van Catalonië heeft over gansch het Vlaamsche land een onbegrensde vreugde verwekt. Il alle Vlaamsche middelen worden geboden gericht tot den Almachtigen, opdat Hij een einde zou stellen aan den bloedigen broedermoord, die het Spaansche volk teistert sedert meer dan 30 maanden.

Spanje is als slachtoffer gevallen van de anarcho-marxistische drijfverijen in Europa, maar voor het Spaansche volk werd tevens de groote eer weggelegd, van onder leiding van den grooten veldheer en vernuftigen staatsman, generaal Franco, Europa te hebben gered van een bolsjevistische overrompeling.

Dat zijn historische feiten, welke niet meer kunnen geloofwaardig worden.

Voegen wij eraan toe, dat generaal Franco niet alleen de hellsche machten van Moscou en van de Komintern tegen zich had, maar dat hij tevens werd tegengewerkt, en door zekere demo-liberale regeringen, en door de onverkwalijkelijke houding van den Volkenbond. Het verslag, uitgebracht door de militaire commissie van het Geneefsch instituut, omtrent het terugtrekken der vreemde troepen en der internationale brigades, zullen aangeschreven blijven als eenig in de diplomatieke geschiedenis van de wereld.

Na de herleiding van Tsjecho-Slowakije, heeft de Komintern alle gevaarlijke documenten kunnen redden uit Praag. Te Barcelona hebben de trawanten van Stalin niet den noodigen tijd gevonden om al de compromitterende stukken te vernietigen of ze in veiligheid te brengen. Zij vielen dan ook in de handen van de vertegenwoordigers der Nationale Regeering van Spanje.

Wanneer deze documentatie zal gepubliceerd worden, zullen wij eerst kunnen beseffen en zullen wij aan de West-Europesche volkeren beter en met tastbaardere middelen kunnen bekend maken, welke heftige propaganda er in onze middelen werd gevoerd door de communo-anarchisten. Ook België, en zelfs Vlaanderen, werd niet gespaard en nu, meer dan ooit, dienen wij aandachtig uit te zien.

Dat het marxisme door de overwinning van generaal Franco ernstig ontworicht is, valt niet te betwijfelen. Maar, geholpen door zekere verdachte internationale organismen, kan het communisme nog in zekere landen gevaarlijke stoornissen verwekken. België is niet vrij van elke bolsjevistische agitatie, die somtijds wordt verwekt onder allerhande voorwendsels van vaderlandsliefde, vrede, vrijheid, en zoo meer...

De instorting van het Roode Front in Spanje zal talrijke avonturiers en ongewenschte elementen naar andere landen doen verhuizen. In ons land is er voor dergelijk gepeupel geen plaats meer!

Veel geruststellende verzekeringen hebben wij tot heden toe van officiële zijde, helaas! nog niet verkregen en nu, meer dan ooit, dient een waakzaam oog in 't zeil te worden gehouden.

Dat de fatale Negrin, met een pseudo-regering beslist heeft den strijd door te zetten in Midden-Spanje, bewijst eens te meer, dat de communisten nog alle hoop niet hebben opgegeven om een oorlog te doen losbranden in Europa.

Frankrijk en Engeland, die als bemiddelaars wilde niptreden bij de « Rooden », om elk verder bloedvergieten te voorkomen, zullen nu ongesprekkelijk tot de bevinding zijn gekomen, dat Negrin niemand anders is dan een handlanger van het bolsjevisme, die in Spanje gedwee de bevelen uitvoert van Stalin.

Moscou, en Moscou alleen, draagt de zware verantwoordelijkheid, dat er nog altijd geen einde kon worden gesteld aan den bloedigen burgeroorlog en aan de angstwekkende tragedie, welke zich sedert meer dan twee jaren in Spanje afspeelt...

Ook niet alle demo-liberale landen van West-Europa zijn van alle schuld vrij te pleiten. Het oogenblik blijkt ons wellicht minder gunstig om op die overkwikkelijke dingen dieper in te gaan. Vrijmoedigheid is niet altijd de geschikte weg in het diplomatiek verkeer. De tijd zal evenwel alles terecht wijzen.

Dr C. SEVENS.

Quelques livres recommandés

Le Général Franco, par Joaquín Arraras fr. 18.-

L'Espagne de Franco, par le vice-amiral H. Joubert 7.50

La guerre d'Espagne et le Droit, par Louis Le Fur 10.-

La guerre d'Espagne et le Catholicisme, par le vice-amiral H. Joubert 7.50

Lettre collective des Evêques Espagnols le Drame du Pays Basque 4.50

L'Œuvre sociale du nouvel Etat Espagnol, par Manuel Torres 7.50

Charte du Travail 2.50

La justice du Front Populaire en Espagne, par Trois Députés aux Cortes 4.-

Le Calvaire Ibérique, par le Comte Van der Burch 20.-

Libéralisme et Communisme, par le Dr. Marañón 2.50

En vente : Librairie de la Grand'Place, Bruxelles.

L'industrie catalane

Burgos, 10.

L'Espagne Nationale travaille en ce moment à refaire l'industrie textile de la Catalogne.

Un petit nombre de fabriques seulement ont été détruites et l'on peut assurer que 70 % d'entre-elles pourront être remises en marche rapidement.

Les machines ont été peu endommagées, quoique les moteurs manquent. Cependant, les métiers sont tous intacts; les ouvriers ont très peu travaillé pendant deux ans par manque de matière première.

L'Espagne Nationale devra acheter des moteurs pour remettre cette industrie en marche, mais ce n'est pas là une très grande difficulté.

Dans la fabrique Girona de Pueblo Nuevo, qui est une usine de matériel des plus modernes, les troupes nationales se sont emparées des éléments nécessaires à la construction de 3.000 voitures et camions modèle « Marathon ». (Cette marque couvrait la marque « Oldsmobile » dont le brevet avait été acheté par les rouges.)

Cette fabrique comprend en outre une installation destinée à la fabrication du blindage, qui est parmi les plus puissantes d'Europe.

Dans la même usine, on a trouvé 100 camions en construction dont 80 % en chassis, 12 autos blindées terminées, et des pièces pour construire 12 autos « Dicker » (brevet acheté aussi par le gouvernement Negrin).

Dans la fabrique Ford, on a trouvé des pièces de rechange pour construire 1000 camions qui ont une valeur de 50 millions de pesetas. Les matières premières et les pièces pour automobiles trouvées dans d'autres entrepôts de Barcelone valent 50 millions de pesetas.

En outre, 2500 voitures légères et camions légers ont été également saisis. Dans la fabrique Hispano-Suiza les rouges possédaient 100 camions de 5 tonnes, qu'ils étaient en train de terminer, et 50 autres camions de marques diverses.

Si l'on considère que 50 % du personnel ouvrier est demeuré à Barcelone, on se rendra compte que la puissance motorisée de l'armée Nationale a fait un pas de géant.

Les Catalans disposaient d'un armement formidable, la preuve en est faite par le butin fait par Franco au cours de son avance et plus encore par le matériel qu'introduisent en France les Espagnols de l'armée en déroute: fusils, mitraillettes, fusils-mitrailleurs, mitrailleurs, chars d'assaut, autos blindées, canons lourds, canons de campagne, canons antiaériens. Aujourd'hui, pour justifier l'explicable défaite des armées de la République, les journaux d'extrême-gauche impriment froidement que les Catalans n'avaient plus d'armes, plus d'avions, plus de munitions.

Il n'y avait plus que cinq avions de chasse, les troupes relevées devaient laisser leur matériel en place pour armer les unités restantes. » On écrit cela aujourd'hui!

Et par escadilles entières, les avions de chasse républicains, viennent atterrir en France — au lieu de piquer sur Valence, et les Français n'arrivent pas à dénombrer les armes abandonnées par les fuyards!

Positions naturellement fortes, puissamment fortifiées, défendues par une armée nombreuse, disposant d'un matériel moderne en surabondance, multiples positions intermédiaires, chaînes de montagnes, cours d'eau, le tout tenu par les Catalans. Ceux-ci, en 1936, avaient maté en quelques heures le mouvement franquiste déclenché cependant par un chef de grande valeur, le général Goded, fusillé depuis.

Les Catalans passaient pour les plus « antifascistes » de la Péninsule. Epris d'indépendance, se refusant à être considérés comme Espagnols, ils avaient donné du fil à retordre aux rois d'Espagne, depuis toujours; ils avaient été les plus farouches adversaires de Napoléon.

La République elle-même avait eu maille à partir avec eux. « Les Catalans ne céderont pas », écrivions-nous avec d'autres. Même si Madrid tombe, Barcelone tiendra, envers et contre tous.

Lorsque Franco entama son offensive du 24 décembre, il ne rencontra plus devant lui que les débris des troupes de choc épuisées et des régiments sans moral, sans cadres, sans valeur dont la résistance fut nulle. Les uns levèrent les mains, les autres s'enfuirent, tandis que les derniers convaincus se faisaient tuer sur place, inutilement.

La preuve est faite aujourd'hui que les Catalans, ainsi que les innombrables réfugiés qui encombraient Barcelone et les autres localités, n'avaient qu'un désir: en finir. Il y avait là, à côté d'une minorité de convaincus et d'un nombre important de partisans de Franco que le Guépéou n'était pas parvenu à découvrir, une masse énorme, une majorité écrasante de braves gens qui en avaient plein le dos, qui aspiraient en la paix, et qui avaient faim.

Il y en avait dans les villes, comme il y en avait aux armées. Le cinéma, document irrécusable, nous montre l'accueil fait par le peuple de Barcelone la Rouge, aux légionnaires de Yague. La cause est entendue.

Et si les bourreaux rouges chassent devant eux, vers la France, la foule innombrable, des femmes, des enfants, des vieillards, ajoutant encore à la somme des crimes commis par eux, à peine arrivés de l'autre côté de la frontière, par milliers, réfugiés et miliciens demandant à rentrer en Espagne.

En déclenchant son offensive paradoxale, Franco avait tenu compte des éléments psychologiques, des impossibilités. Il savait que le peuple, épuisé par les privations, soumis à un régime de contrainte, plus slave qu'ibérique, démoralisé, n'ayant plus confiance dans ceux qui lui promettaient le pain, le travail, la liberté, l'acclamerait comme le libérateur. Il savait que l'armée rouge avait perdu ses meilleurs éléments dans les batailles de Teruel, de l'Ebre et de la Sègre. Il savait que le commandement militaire était exercé par des incapables, que les cadres étaient inexistant. Sans doute eût-il suffi d'un Miaja à Barcelone pour modifier toutes les données du problème.

Il n'y avait qu'un Negrin, que des Lister et des Campesino, un politicien et des chefs de partisans.

Il a prévu, il a gagné la partie.

Avant le 18 juillet 1939, troisième anniversaire du mouvement, les défenseurs de Madrid auront hissé le drapeau blanc.

(La Gazette, 9-2-39.)



EXPORTATION ET IMPORTATION

Matériel "LA" pour mines, carrières et travaux publics. HOUDENG-GOEGNIES (Belgique)

ACIERS

Echevarria, S. A. 1, Calle de la Estación BILBAO

ARMES

Fabrique d'armes à feu «STAR», S. A. EIBAR (Espagne)

BANANES

Exportation de bananes Hijos de Diego Betancor LAS PALMAS (Iles Canaries)

BATEAUX

COMPAGNIE "EUSKALDUNA" Construction et réparation de bateaux 2, plaza de Bélgica BILBAO

BOIS

Compania Internacional de Maderas Suc. de C. Dupin & Cia BADAJOZ

CONSERVES

Conserves de poisson "ALBO" VIGO (Espagne)

ENGRAIS

Union Espagnole d'Explosifs Engrais minéraux Mines de potasse de Cardona (Barcelone) Orueta, 6 BILBAO

HUILE

Exportation d'huile et d'olives Hijos de Ibarra Seville

HUILE

Huiles fines d'olive Miguel G. Longoria & Cía Calle de Oriente Seville

IMPRIMERIE

TRAVAUX COMMERCIAUX ET D'EDITION J.-M. SAMAIN ANDERLUES (Belgique) TRACTS - LIVRES - REVUES

CORDERIE

Corderies d'Ans et Câbleries de Renory S. A. RENORY-ANGLEUR Liège (Belgique)

RAISINS SECS

Raisins secs, amandes, huile Francisco López y López 27, San Lorenzo Malaga

SUCRE

Sociedad General Azucarera de Espana 26, San Clemente Saragosse

VINS

Cognac « Fundador » (1874) Pedro Domecq Jerez de la Frontera (Espagne)

VINS

Vins « Rioja » Compania Vinicola del Norte de Espana Haro Espagne

VINS

Cognac « SOBERANO » González Bias Jerez de la Frontera (Espagne)

VINS

Xérès « Machamudo » M. Antonio de la Riva Jerez de la Frontera (Espagne)

VITRAUX

Vitraux artistique: Basurto - Miyar - Gonzalez 4, Villafranca León (Espagne)

Ayuntamiento de Madrid

La Catalogne, terre de beauté et de larmes

QUELQUES DÉCLARATIONS DE M. SERRANO SUNER

Le ministre de l'Intérieur a reçu les journalistes et leur a fait les déclarations suivantes au sujet de son séjour à Barcelone :

La ville — dit-il — recouvre sa vie normale dans la mesure du possible. Si une grande cité a toujours des problèmes d'une très grande importance à résoudre, même dans le rythme normal de sa vie, il est certain qu'en ces moments ceux de Barcelone sont bien plus considérables encore. Les habitants, les Catalans espagnols qui habitaient là et qui professaient notre foi commune d'Espagnols, nous ont accueillis naturellement avec une joie délicate et avec l'émotion que vous pouvez supposer.

Mais tout observateur non superficiel apercevrait bientôt les traces du communisme qui a employé là-bas de nouvelles méthodes, de nouvelles expériences de sa politique.

Les rouges, dans leur recul, ont détruit et fait sauter tous les ponts donnant accès à la ville et l'ont, au surplus, privée des moyens de transport propres à une activité normale; c'est à cause de tout cela qu'il n'existe aujourd'hui qu'un seul accès à la grande cité, lequel n'est que provisoire et très précaire. Aussi, pour une ville comptant actuellement près de deux millions d'habitants, et qui a souffert de la faim, particulièrement au cours de ces derniers jours de la domination communiste, le ravitaillement apporte-t-il de sérieuses difficultés, malgré l'inconcevable activité dont témoignent les autorités et les organismes qui y travaillent au rétablissement de la vie. Pendant les trois jours que j'ai passés à Barcelone, j'ai vu comment le temps est mis à profit et avec quelle rapidité avance la normalisation de la vie; mais le labeur à réaliser est encore considérable. Pour cela, les Espagnols qui

n'ont pas de motifs spéciaux pour se rendre à Barcelone doivent s'abstenir d'y aller, parce que leur présence ne résout rien, et qu'au contraire, elle crée de nouvelles difficultés et de nouveaux problèmes. La curiosité naturelle de voir la grande ville reconquise n'est pas un motif suffisant pour faire le voyage actuellement.

On ne peut pas y aller pour l'instant, ni par curiosité, ni pour se promener; il n'est licite d'y entrer que pour y travailler sérieusement. Avant tout, il faut répartir le pain de la Nouvelle Espagne, que toutes les provinces envoient avec une impressionnante générosité et une fraternité exemplaire.

J'ai parcouru toute la partie centrale de la ville ainsi que le port, la Barceloneta et les faubourgs extrêmes. J'ai visité également quelques-unes des « tchékas » du S.I.M. que l'on découvre petit à petit.

J'ai visité plus attentivement celle qui se trouvait dans le couvent Saint-Jean. Le spectacle qu'elle offre est tout simplement atroce, il n'est pas facilement susceptible d'une description littéraire qui donnerait au public l'impression réellement sentie. Le plus impressionnant de cette « tchéka », c'est ce qui peut s'appeler « la technique de la cruauté », de la cruauté scientifique, méthodique des moyens les plus appropriés pour agir sur la psychologie des détenus. J'ai connu la cruauté de Madrid, je ne pense pas qu'ailleurs elle ait été plus étendue ni dépassée, mais toujours elle a gardé un certain ton du style élémentaire du peuple.

Ce qui frappe le plus dans cette « tchéka », c'est de se voir devant un édifice de toute récente construction. A un bord du jardin ils ont construit quelques petits pavillons. Des études et des projets se firent au préalable, sans qu'un reste d'humanité n'ait interrompu les œuvres de ce dessein criminel.

Ces pavillons sont divisés en une série de petites cellules peintes de couleurs violentes, en collaboration artistique avec l'art du crime. Au lieu d'y trouver un pavage normal, nous vîmes des surfaces sur lesquelles sont posées des briques perpendiculaires qui ressortent en forme de T. De telle sorte qu'il ne reste aucun espace pour s'asseoir et bien moins pour s'étendre. Pour que quelque chose stimule chez le prisonnier l'idée du repos, il y a, dans la partie inférieure du mur, des reliefs en forme de lit et de sièges, mais ayant une déviation si prononcée qu'il est impossible de rester assis ou couché. Et là, dans ces reliefs, existe une forte tentation de repos, repos qu'il est impossible de jamais obtenir.

Ainsi que je l'ai déjà dit, ces cellules sont peintes d'un vert très intense, et, placée stratégiquement, il y a une lumière très puissante qui éclaire la prison. Aux murs sont peints en couleurs vives également, des damiers, des figures géométriques, et des lignes enchevêtrées formant de capricieuses combinaisons. Dans cette ambiance de recueillement, la lumière, les couleurs détonnantes et les signes sur les murs, produisent sur la rétine et dans le cerveau une terrible vibration. Un pendule qui

oscille constamment au son du diapason contribue à augmenter d'une manière décisive cette action perturbatrice sur la résistance du prisonnier.

A côté de ce pavillon, existe un autre dont la vision est encore bien plus impressionnante. Un escalier tortueux mène à un souterrain. On suit un couloir qui conduit à une cellule beaucoup plus vaste, et que l'on atteint par une échelle semblable à celles qui sont employées sur les bateaux. On pénètre ensuite dans une cellule complètement sphérique, peinte en noir, et avec, dans sa partie supérieure, une lumière excessivement puissante qui produit des vertiges et des hallucinations à celui qui s'y trouve.

Dans cette visite nous accompagnait un menuisier qui s'y était trouvé en qualité de détenu et qui nous expliquait d'une façon dramatique comment on affolait les pauvres gens condamnés à la réclusion dans ces horribles enceintes, à tel point que quelques-uns, n'y pouvant tenir, se cognent la tête aux murs. Nous avons pu nous en rendre compte, car les murs gardent encore des taches de sang.

Dans une autre « tchéka », j'ai vu installée une ceinture électrique qui semble avoir été appliquée à quelques-uns des prisonniers de Teruel.

Nous avons découvert également une autre « tchéka », ce que l'on appelait « les sépulchres ». Des cordes pendent du plafond; à elles étaient liés par les pieds les malheureux soumis au tourment et de façon telle, qu'en oscillant comme des pendules, ils plongeaient la tête dans un récipient plein d'eau.

Au cours de ces visites m'ont accompagné des correspondants de la Presse étrangère, lesquels, absorbés par toutes ces monstruosités, ne cessaient de répéter qu'ils n'auraient jamais cru que de tels tourments aient été appliqués à des détenus sans défense, s'ils n'avaient pu le vérifier personnellement.

Ces correspondants ont envoyé d'amples informations sur la terreur rouge de Barcelone et aujourd'hui elles auront certainement été publiées dans plus de 2.000 journaux du monde entier.

Dans le couvent Saint-Jean, indépendamment du pavillon dont je viens de parler, se trouvait la prison où il existe des choses non moins impressionnantes. Dans celle-là comme dans toutes les autres prisons de la zone rouge, existait l'entassement, la saleté, la pauvreté et la misère. Les murs des cellules étaient remplis d'inscriptions et de notes des prisonniers qui s'y trouvaient; quelques-unes de ces inscriptions sont impressionnantes. Je m'en rappelle une, avec dans un couloir, et qui dit : « Aujourd'hui, 25 janvier 1939. Ils emportent 200 prisonniers mais nos troupes sont proches. Arriba España. Vive le Christ-Roi ! »

Dans ces « tchékas » a vécu pendant longtemps une pauvre femme et son petit garçon. Le jour des Rois Mages elle lui offrit comme cadeau un petit bateau fabriqué avec un bouchon. Nous y avons trouvé également les mêmes damiers du jeu d'échec que tous les pri-

sonniers fabriquent dans toutes les prisons. Dans le département des femmes, cachés dans les grabats, nous avons trouvé de modestes chapelets confectionnés avec des cordons des détenus.

Le ministre nous a montré un de ces chapelets auquel il ne manque même pas le détail de la Croix, et avec lesquels les pauvres femmes trouvaient un peu de consolation pendant les heures amères et terribles de la captivité, affirmant ainsi leur foi en Dieu et leur espoir en la victoire du « Caudillo ».

Tout ceci étant relaté en priant la foule de ne pas se rendre à Barcelone, déclara le ministre, j'ajoute que quand la vie sera normalisée dans la ville, alors, tous les Espagnols de la zone nationale devraient aller vivre quelques heures dans ces « tchékas ». Et, principalement, ceux qui n'ont pas connu ni la faim, ni la déroute, ni les angoisses, ni les tourments des captifs, et plus encore ceux qui, par sécheresse de cœur, sans connaître tout cela ne se tracassent guère pour se l'imaginer et le comprendre. Cette visite leur fera un bien immense, parce qu'ainsi ils comprendront à combien de sacrifices et de bravoure nous sommes tenus tous les Espagnols, pour faire, en compensation de tant d'efforts, une Espagne plus juste, pour reconstruire sur tant de ruine physique et morale, la grande Espagne. Ce qui ne peut se faire qu'en ayant toujours présent en soi l'esprit des combattants et des prisonniers, dont la ligne de conduite sera la fidélité la plus scrupuleuse et invariable au sacrifice de ceux qui tombèrent précisément pour que l'Espagne soit ainsi. Parce que la guerre s'est faite pour quelque chose, et cela il conviendra de se le rappeler chaque jour.

Que viennent également les étrangers qui désirent avoir une idée plus ou moins approximative de ce qu'est une domination communiste; de cette domination communiste qui se serait étendue sur tous les pays du monde sans la déroute que lui a infligée le peuple espagnol, rendant ainsi à la Civilisation le plus grand service, quoique ces mêmes pays n'aient pas voulu s'en apercevoir.

La rapidité avec laquelle nous sommes entrés à Barcelone a évité la mort de tous les prisonniers. La preuve en est que, quand les forces marocaines commencèrent l'assaut de Montjuich, des drapeaux blancs y apparurent bien vite; mais tout à coup survint une colonne de carabiniers disposés à éviter sa chute et les drapeaux blancs disparurent. A ce sujet, le commandant de l'artillerie de ce corps d'armée me disait hier encore quelles furent l'anxiété et l'angoisse de ses troupes quand elles virent disparaître les drapeaux blancs, et qu'elles se doutèrent que l'intention des forces rouges était de résister jusqu'à ce qu'elles aient pu tuer tous les prisonniers. Nos troupes redoublèrent de courage et d'impétuosité, et parvinrent, à force d'héroïsme à délivrer nos frères captifs. De même, la rapidité avec laquelle le « Caudillo » a préparé et réalisé l'opération, a évité dans toute la ville de plus grandes destructions et de nombreux crimes.



Les hommes qui sourient

Quand un navire fait naufrage, le capitaine pense d'abord au salut des passagers; puis il veille à celui de l'équipage; enfin il donne l'ordre à ses officiers de défendre leur propre vie... Lui, il doit rester le dernier à bord. Il y reste même, stoïque, pour mourir avec son bâtiment.

La República, le navire espagnol, est en perdition... Mais son capitaine et ses officiers ont été les premiers à fuir. Que les passagers et l'équipage se débrouillent!

— Sauve qui peut ! a crié le « chef de l'Etat ».

— Sauve qui peut ! ont répété les ministres.

Et ils se sont jetés dans de puissantes autos en disant aux chauffeurs :

— Vite, à la frontière !

Pas au front, bien entendu...

Azaña, le président de la République, Negrin, le président du conseil, Companys, le président de la Généralité de Catalogne, et un tas d'autres « dirigeants » se sont dirigés vers la France, longeant, en quatrième, les routes où se traînaient, et se traînent encore, d'innombrables mères avec leurs enfants, des vieillards, des blessés, des débris de l'armée en déroute... Place ! Place ! Leurs Excellences n'ont pas une seconde à perdre. Racaille, si tu ne te ranges pas, les belles et rapides autos te passeront dessus. Viva la democracia.

Un de nos confrères publie deux photographies qui devraient bien être affichées partout... Elles représentent : l'une, le ministre Aguirre; l'autre, le ministre Irujo. Tous deux ont été « pris » — oh ! ce n'est que par des reporters photographes — à Paris où ils viennent d'arriver : ils sont en auto, comme toujours, et ils sourient... Irujo va même plus loin : il est l'homme qui rit. Ah ! comme ils ont l'air content !

Et, pendant que ces seigneurs très élégants, très photogéniques — ils ont un bel avenir au cinéma — se réjouissent ainsi d'être sains et saufs, on pense que là-bas, sur les routes... Evidemment, ils n'imaginent pas un instant qu'ils auraient pu rester les derniers sur le navire où ils étaient officiers.

Qui, il faudrait afficher ces photographies sur tous les murs de France, à côté des placards socialo-communistes. Bon populo, en les voyant, tu comprendrais bien des choses...

(Le Journal, 8-2-39.)

Clément VAUTEL.

Les destructions avaient déjà commencé, et sur 20 et 4 rotatives sur 5. Ceci — termine le ministre — donne une idée de ce qu'était la destruction si la résistance était prolongée ou si l'attaque n'avait eu lieu. Vanguardia, les rouges ont détruit 19 linotypes et si rapide.

PRÉHISTOIRE ET HISTOIRE DES « TCHEKAS »

(Un reportage de « La Vanguardia Espanola »)

LA PRÉHISTOIRE.

C'est en voyant ces prisons, ces modernes tchékas, qu'on se rend le mieux compte de l'influence bien claire de la Russie dans notre guerre, et du motif qui a fait durer de si longs mois une lutte qui, quelque temps après son début, était déjà clairement circonscrite; sa prolongation ne pouvait intéresser que les mercantis ou les puissances étrangères trafiquant de sang espagnol comme d'une vile marchandise. Car les dirigeants rouges ne donnaient d'autre valeur à l'or, aux hommes et à la richesse artistique de l'Espagne que celle d'instruments à leur service et destinés à satisfaire leurs appétits personnels.

Le 18 juillet, les partis en lutte étaient au nombre de deux : le nôtre et un conglomérat de négations qui opposait systématiquement le désordre à l'ordre et les instincts de la masse à la raison.

Dans les villes où le soulèvement ne put pas vaincre dès les premiers instants, pour les raisons que tout le monde connaît, le soi-disant gouvernement Giral fut obligé, pour se maintenir et pour juguler notre victoire sur toute la ligne, de donner des armes à la populace, à la tourbe furieuse et assoiffée depuis longtemps de sang et de vengeance. Madrid, Barcelone, Valence, Bilbao, Saint-Sébastien, Malaga se trouvèrent envahies en quelques heures par des groupes bigarrés de jeunes socialistes et communistes qui commencèrent à s'emparer des voitures, à occuper les cercles de droite et à incendier les couvents et les églises; cette dernière tâche avait été essayée à plusieurs reprises depuis le premier mois de l'avènement de la République. En même temps que ces groupes, on en vit paraître d'autres plus louches et mieux dirigés, qui passèrent de la destruction des immeubles à l'élimination des personnes et des ennemis. Ce furent les

premiers jours, les mois de l'été et de l'automne au cours desquels l'assassinat fut si répandu qu'il échappa à tout calcul que nous pourrions essayer de faire. On vous tuait pour un rien : parce qu'on était de droite, parce qu'on avait été à la messe, parce qu'on était abonné à un journal n'ayant pas de sympathie pour le Frente Popular, parce qu'on avait eu, il y a des années, étant au café, une discussion avec un garçon... etc. Les partis politiques recherchaient leur ennemi pour leur compte et les éliminaient sous les yeux de l'Etat, sans que celui-ci fit autre chose que de fournir le plomb destiné à faucher la vie des citoyens pacifiques. Alors, il n'y avait que la peine de mort. Dans certains cas, cependant, elle s'accompagnait du martyre, mais d'un martyre brutal, primitif. On abusait des femmes, on coupait les gens en morceaux, et lorsque nos soldats pénétraient dans les villes et les villages, ils devaient détourner les yeux avec horreur des monceaux de cadavres calcinés et sauvagement mutilés. La populace, un fusil entre les mains, et sûre de l'impunité, avait commencé à piétiner une vieille civilisation et à détruire avec colère, avec acharnement, ce qu'elle croyait lui être opposé. Pendant cette période, des milliers et des milliers d'assassinats furent commis : femmes, vieillards, enfants, hommes de toutes les classes sociales, tombèrent devant les murs livides des exécutions, au moment d'une aube blafarde et nuageuse, étonnée de tant de folles... Ces pygmées, ces pithécanthropes, infligeaient des supplices grossiers, ils avaient des façons brusques de tuer; mais ces gens n'eurent jamais l'idée d'enfermer un homme dans une cellule où il ne pouvait ni se coucher ni s'asseoir, et où un métronome implacable égrenait les secondes de sa captivité quotidienne.

Mais ce qu'on voit ici n'obéit pas à la même mentalité que les milices primitives.

Alors, il s'agissait des « chacals de la nuit », des « aigles de la F.A.I. », ou de la « brigade de l'aube »; et encore la bande de Garcia Atadell était-elle peut-être la plus raffinée de toutes les tchékas primitives qui, se moquant du Directeur Général de la Sûreté, arrêtaient, fusillaient et enterraient pour leur compte, gardant les bijoux et l'or de leurs victimes, et s'enfuyant à l'étranger dès l'approche du danger.

Le raffinement dans la torture des prisonniers a fait son apparition avec le regard faux de Rosenberg, lorsque celui-ci est arrivé à Madrid et lorsqu'on a vu se promener dans la rue d'Alcala, si typiquement madrilène, derrière un tank russe, le crâne pelé d'un Asiatique et les boucles d'oreilles dorées d'un Algérien, tandis que les minidettes madrilènes chantaient l'Internationale, pendues aux bras de Polonais et de Russes, d'Italiens expulsés par le Duce et d'Allemands ayant fui leur patrie.

DE ROSENBERG
A LA NAISSANCE DU S.I.M.

Rosenberg arrive avec son escorte de spécialistes de la police russe. C'était les bourreaux du Guépéou. Madrid prend bientôt un caractère différent. On n'arrache plus les gens de leur maison pour les fusiller contre le premier mur. On les emmène; ils sont arrêtés « légalement ». On les interroge, on fait leur procès, et on les exécute. La fin est la même; mais les conséquences sont différentes. Car Rosenberg et ses sbires cherchent à obtenir les renseignements qu'il faut, au cours des exécutions de nagueure, se perdant inutilement dans les oreilles abruties d'un président de tchéka à moitié ivre de cognac et des londres qu'il n'aurait jamais pu rêver fumer.

L'avance des forces nationales se poursuit. Madrid est en danger et le gouvernement rouge s'enfuit à Valence, emmenant l'armature policière qu'on commençait à échauffer. Bien sûr, Valence ne plait plus au gouvernement rouge. La frontière n'est pas assez proche. Il faut s'éloigner davantage du péril et du canon, et les dirigeants choisissent Barcelone comme centre de leur résidence et de leur politique. Barcelone était déjà soumise depuis le début à la F.A.I. et à sa terreur anarchiste, leur jumelle des terreur de Madrid, de Valence, du Nord et des autres villes. Mais c'est à Barcelone que le gouvernement rouge dure le plus longtemps. C'est de là qu'il prétend attirer l'attention du monde, et c'est de là que Prieto élimine ses anciens collaborateurs extrémistes pour donner l'impression d'une république modérée; les dirigeants marxistes veulent que l'armée soit une armée régulière, et le peuple un peuple soumis et enchané de la politique du gouvernement. C'est ici qu'on promulgue ces grotesques lois de respect pour la religion et qu'on feint d'accorder des privilèges militaires aux ecclésiastiques. Pour que la ville affamée, terrorisée, ne se plaigne pas, pour qu'on ne voie pas se répéter les événements de mai 1937, le S.I.M., le Service d'Informations Militaires, commence son activité, commence à arrêter des gens et à découvrir des complots sous prétexte d'espionnage et de trahison contre la République. La Russie donne des formules. Dûment payée de quelques Vélasquez ou de quelques vierges de Murillo, une équipe complète de spécialistes du Guépéou reste dans la péninsule. Ses membres avaient déjà essayé sur le pauvre moujik les knouts et les traquenards embarqués sur la mer Noire et amenés jusqu'aux Ramblas.

On peut retrouver toute l'évolution de la guerre dans les tchékas barcelonaises. J'insiste

et je le répète : un milicien de Ciudad Real, ou un anarchiste catalan, ou une quelconque des brigades aux noms sensationnels, auraient eu l'idée de nous voler notre montre, de nous torturer en nous rouant de coups ou de nous brûler vifs, mais ils n'auraient jamais pensé aux supplices de ces briques placées verticalement et ne laissant reposer le prisonnier ni le jour ni la nuit. Un tel raffinement ne naît que sous le crâne d'un Mongol aux yeux bridés, ayant devant lui un verre de vodka et un accent barbare sortant d'entre ses dents jaunies.

A côté des musées de la guerre, les salles de torture des agents du S.I.M. peuvent rester ouvertes pour que tout le monde les voie. Ce sera une marque de plus de gloire et cela prouvera que la guerre a été celle de toute une population, d'un peuple tout entier contre une infime minorité appuyée sur une puissance étrangère.

LA MENTALITÉ DES BARBARES.

Barcelone est pleine de tchékas et de maisons destinées au supplice. Il s'agissait de supplices raffinés, créés et appliqués par des anormaux, des invertis, des sadiques, mais non par des hommes ayant l'esprit sain, capables de se battre loyalement.

Jusqu'à présent, on ne connaissait que des supplices virils, des supplices physiques. Ceux des tchékas catalanes sont des supplices cérébraux, psychologiques, joints aux douleurs physiques les plus primitives. Ces tourments cérébraux ont été inventés par des faibles, des esprits tourmentés, des anormaux sexuels, mais par des hommes virils et courageux. Ils sont venus des lointaines steppes du pays de Staline...

(A suivre.)



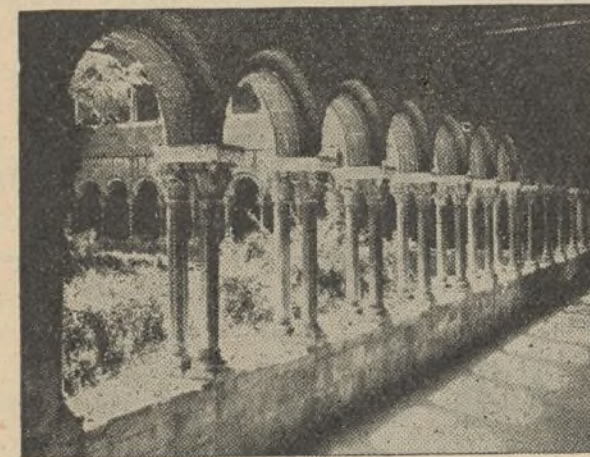
Castellciutat.



Puigcerdá.



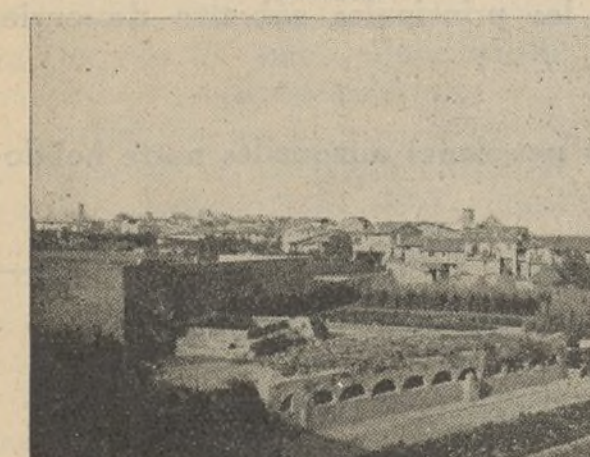
Tarragona.



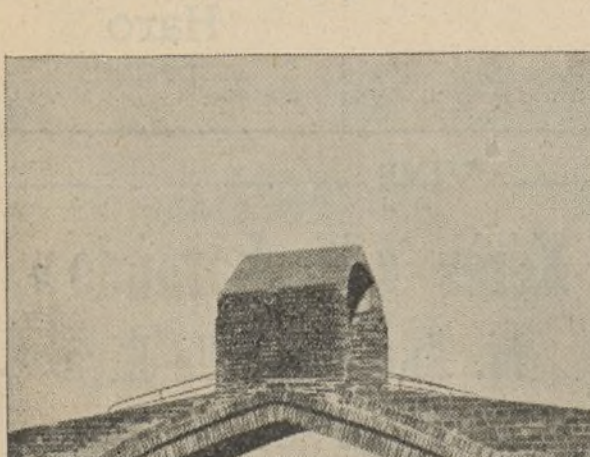
Ripoll.



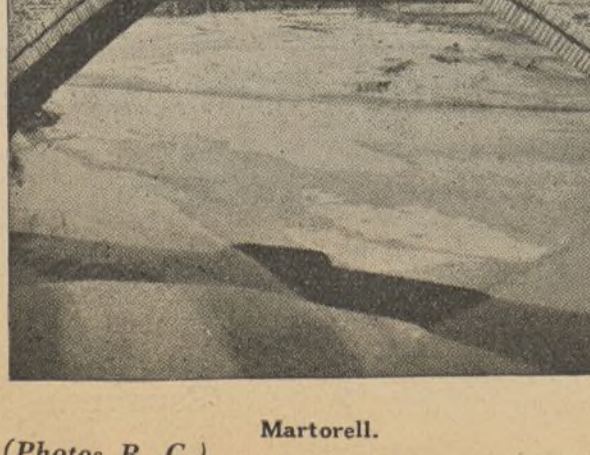
Andorre.



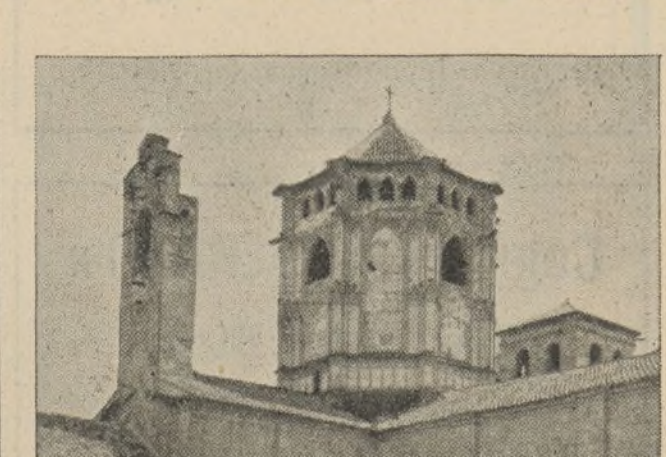
Vich.



Martorell.



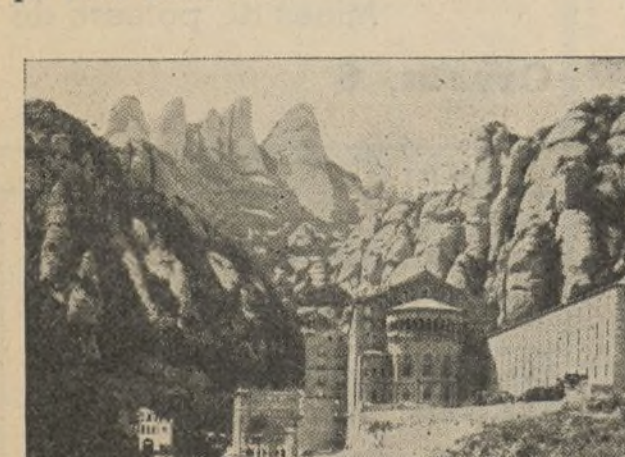
Poblet.



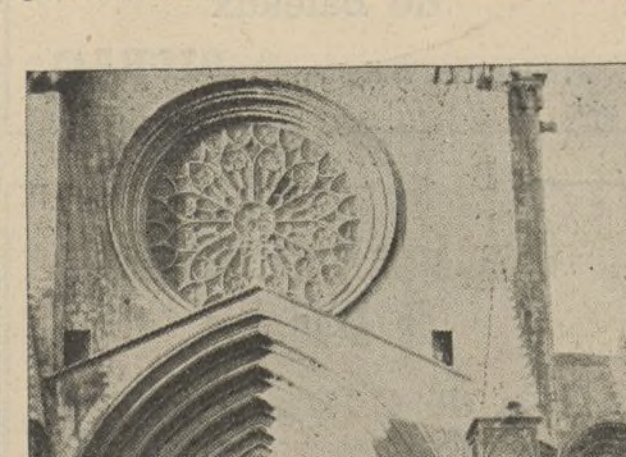
Sitges.



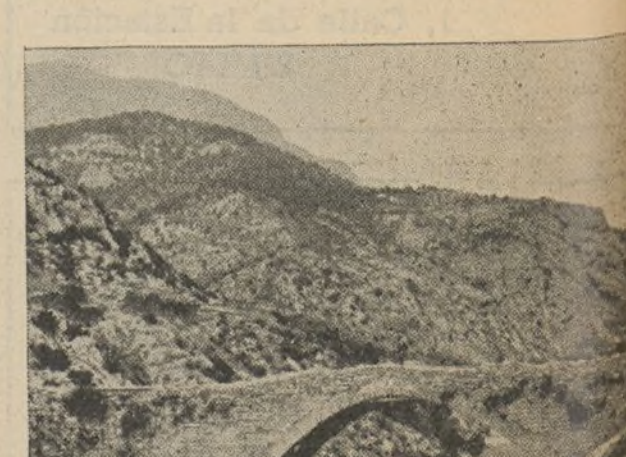
Montserrat.



Tarragona.



Val de la Segre.



San Sadur de Noya.

(Photos R. G.)

Ayuntamiento de Madrid

Imprimerie Puvrez, 59, avenue Fonsny, Bruxelles.
Editeur responsable: Aug Puvrez, 36, rue du Tabellion, XL.